

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.
Comprend du texte en anglais.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL VI.

MONTREAL, 24 JUILLET, 1897.

No. 146

SOMMAIRE

L'homme fatal, *Vieux Rouge* — Israël le renégat, *Tristan* — La repaganisation du monde, *Pierre Dutemple* — La conférence de Taxil — FEUILLETON Rome (SUITE) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

L'HOMME FATAL

C'est un vrai titre de roman que celui-ci, pourtant, il n'en est pas de mieux approprié à notre sujet. Dans l'histoire de tout parti politique, il surgit toujours un individu qui s'infiltré, qui se glisse d'une façon quelconque, à la faveur des déboires qui ont rendu les partisans moins soigneux où ; grâce à certaines trahisons qui le rend utile ; par la tromperie, par la ruse, par le besoin, et, ensuite, se crée à lui-même un semblant de vertu avec le surplus de l'honnêteté du voisin et réussit à s'en revêtir suffisamment pour pouvoir s'exhiber dans les endroits décents.

Cet homme-là, c'est l'Homme Fatal, et lorsqu'il apparaît dans un milieu, le groupe où il surgit est destiné à s'écrouler, à sombrer.

Voyez le parti libéral : était-il un parti possédant un passé plus honorable, plus droit, plus honnête, avec moins de taches ? Jusqu'à l'année dernière, qui disait libéral disait un homme dont la parole valait son pesant d'or.

Maintenant, essayez de dire à quel qu'un : " Nous vous donnons notre parole : vous avez la parole du parti : vous avez la parole de Laurier. "

Qu'est-ce que l'on répondra ?

— Oui, votre parole, c'est bien, celle du parti, c'est excellent ; celle de Laurier, c'est parfait, mais . . .

Eh oui, on vous dira qu'il y a un *mais* . . . Ce *mais*, quel est-il ?

Vous le savez, nous le savons tous.

C'est l'Homme Fatal.

C'est Joseph-Israel Tarte.

Depuis qu'il s'est installé dans le parti libéral, le titre de libéral n'est plus une garantie suffisante.

Il fait autre chose.

Cela ne se raisonne pas, cela ne se commande pas.

Les gens ont peur de Monsieur Tarte.

Le fait est là, brutal, patent !

Ils ne peuvent pas croire qu'il soit fidèle ils n'ont pas confiance, sa présence ruine tout le crédit du passé.

Nous voulons être le moins aigre possible contre cet homme qui s'est implanté comme une fleur parasite sur notre beau parti libéral ; nous n'avons contre lui aucune animosité, nous ne lui voulons pas de mal ; nous demandons simplement qu'il s'en aille, parce qu'il nous fait du tort.

Nous n'aimons pas les traîtres, c'est bien simple.

Monsieur Tarte a trahi Chapleau, a trahi Langevin, notre impression est qu'il trahira fatalement Laurier, et nous voulons épargner au chef que nous aimons et respectons cette douloureuse épreuve.

Est-il possible d'avoir été plus basement l'adulateur de sir Hector Langevin que Monsieur Tarte l'a été ?

Voyons, relisez donc ces lettres ouvertes

publiées dans le *Canadien* de Québec en 1880, et adressées à Langevin :

Monsieur le Ministre :

Je vous ai en bonne estime. Encore que vous ayez vos défauts, je vous sais honnête homme. Vous ne spéculiez pas avec votre charge et vous faites pour le mieux votre devoir. Dans l'exécutif, vous réclamez et obtenez justice pour la Province, sans être injuste pour les autres.

Vos sentiments et vos actes ont toujours été honorables depuis que je vous connais. Vous avez subi, comme un homme et un chrétien, patiemment, courageusement, les atroces calomnies *d'adversaire sans dignité*.

Bref, j'ai trouvé en vous de nombreuses qualités ; je crois à votre droiture d'intentions. L'expérience que vous avez acquise est longue et précieuse.

Vous avez goûté les joies du succès et connu l'amertume de l'adversité. Que d'hommes et de choses, que *de courtisans et de sots*, que *de perfides et de traîtres* n'avez-vous pas vus dans vos vingt-cinq années de vie publique !

Si donc je vous écris ainsi, c'est que j'ai la certitude de remplir un devoir d'être utile à la cause qui est mienne et à laquelle vous devrez être attaché à divers titres.

Pour combattre avec succès, il vous est indispensable de pouvoir compter sur un parti fort, uni, ayant en vous pleine confiance, prêt à vous suivre en toute occasion.

Quelles rumeurs entendons-nous circuler depuis quelques semaines ? On parle dans les gazettes, dans les cercles politiques, partout, d'une combinaison qui livrerait à la Province un gouvernement plus libéral encore que celui que nous sommes dotés. Je ne puis garantir ce qu'il y a de vérité dans ces bruits, mais ils ont une persistance qui leur donne du crédit aux yeux de ceux qui suivent de près le mouvement politique. Ce cabinet serait composé de l'élément le moins conservateur de notre parti et d'une traction très avancée du parti libéral.

Je vous donne l'éveil et j'ai pour cela mes raisons. Il se passe des choses qui méritent votre attention. C'est ainsi qu'à la fin de la session dernière, le Premier Ministre Provincial crut devoir combler d'éloges l'Orateur de l'Assemblée Législative, M. Turcotte, que vous connaissez. La portée d'un pareil acte à l'égard d'un pareil homme, en pareille circonstance, est considérable et implique tout un ordre d'idées.

Ce parti fort, uni, prêt à vous suivre en toute légitime occurrence, vous ne le trouverez que

dans l'élément conservateur catholique. Je l'affirme sans crainte : hors de cet élément il n'existe pas d'opinion solide, fixe, sur laquelle vous puissiez vous appuyer quand il s'agit de faire triompher les intérêts vitaux dont vous avez en main la garde.

Voilà ce que dit monsieur Tarte de sir Hector Langevin qu'il voulait faire mettre en prison il n'y a pas trois ans.

Voici maintenant les infamies qu'il débitait sur le compte de M. Chapleau, dont il veut faire aujourd'hui pour la deuxième fois un Lieutenant-Gouverneur de Québec :

Ce n'est pas la première fois que je l'écris et les catholiques le pensent comme moi : il y a, au sein de notre parti, une nuance malheureuse, un mauvais parti qui tend de plus en plus à nous éloigner des principes conservateurs ; *l'illusion libérale, qui a séduit tant de belles intelligences, exerce sa trompeuse influence sur quelques-uns des nôtres.*

Je vous sou mets l'appréciation faite des paroles de M. Chapleau par *La Concorde*, organe de l'Orateur Turcotte.

Vous regrettez avec moi, je n'en doute pas, M. le Ministre, que M. Chapleau ait compromis sa réputation et son parti en donnant l'alcolade à ce transfuge, et en glorifiant ainsi la désertion la plus infamante dont nos annales politiques fassent mention.

Hors des principes, des vrais principes conservateurs-catholiques, pas de salut politique.

Voilà deux écrits de Monsieur Tarte sur deux hommes politiques vivant aujourd'hui

L'homme qu'il a adulé se meurt dans l'ombre, la honte et le désespoir, l'homme qu'il a dénoncé et insulté est encore une des forces politiques de notre Province.

Et on viendra dire que cet homme là, ce Tarte, n'est pas un Homme Fatal et ne porte pas malheur à tout ce qu'il touche !

Allons donc !

Monsieur Tarte ruinera le parti libéral et il ruinera Laurier ; en ruinant Laurier il ruinera à tout jamais la chance que nous avons pu avoir de posséder un Premier Ministre Français.

Le premier scandale qui a éclaté au Parlement est celui du Drummond.

Provoqué par qui ?

Par Monsieur Tarte.

La première enquête demandée l'a été à propos de qui ?

A propos de Monsieur Tarte.

Et songez que Mercier auquel on trouvait tant à redire, a passé tout un parlement — cinq ans — sans enquête.

Avec Tarte à Ottawa, cela n'a pas pris un an, juste sept mois !

Libéraux, prenez garde !

Débarrassez-vous de l'Homme Fatal !

VIEUX ROUGE.

ISRAËL LE RENEGAT

Savez-vous, chers lecteurs, que le nommé Israël Tarte, momentanément en charge d'un ministère à Ottawa, est très étonné de la haine qu'il a soulevée autour de sa petite personne !

Cet homme fielleux est à ce point aveugle qu'il s'imagine que le sentiment de répulsion qu'il inspire est fait d'autre chose que de mépris et de dégoût. Il semble croire qu'il est entouré d'envieux, alors qu'il n'est entouré que d'indignés.

Même les coquins s'effaroucheraient de son cynisme.

Se figure-t-il, ce piètre Machiavel, qui n'a de commun avec l'auteur du *Prince* que les vices, se figure-t-il, ce courtisau vicieux des régimes juvéniles, pouvoir nous donner le change et nous faire accepter son opprobre pour de la gloire ?

Non seulement Israël Tarte est un traître, un renégat, mais il aspire à recommencer contre les libéraux ce qu'il a si misérablement accompli contre les conservateurs, ses frères alors.

Au cours de la dernière session, il a laissé s'échapper des expressions comminatoires qui doivent donner à réfléchir à ceux qui l'ont combattu.

On sait que ce personnage joue aux petits papiers et qu'il a dû feuilleter dans les corbeilles, comme naguère, afin d'y pêcher quelques lam-

beaux de lettres d'où l'on peut faire tomber l'infamie sur un honnête homme.

Va-t-on lui donner le temps d'accomplir son œuvre misérable ?

Va-t-on user de ménagements envers un être féroce, égoïste, scandaleusement ambitieux, qui a la folie du pouvoir arbitraire et une soif si ardente de l'or des contribuables ? Va-t-on lui accorder le loisir d'échafauder de ténébreuses machinations contre les honnêtes gens du Cabinet et livrer ces derniers à la vengeance de ce bilieux ?

Non. Cela ne doit pas être. C'est déjà trop d'avoir ouvert nos rangs à un déserteur de nos adversaires. Une faute a été commise par les nôtres qui ont eu la faiblesse de ne pas repousser le personnage qui se présentait à un moment de désarroi ; mais il n'y aurait aucune excuse à perpétuer cette faute et à l'engraver par une coupable hésitation.

Israël Tarte est un renégat, un traître à ses amis chez qui il a espionné, pour les vendre ensuite — tel Judas vendant son Dieu. — C'est une tache indélébile que certains politiciens aux abois peuvent faire semblant d'ignorer, mais que nous, citoyens libres et honorables, nous ne voulons pas voir sur le front d'un de nos maîtres.

Si Israël Tarte est un converti aux doctrines libérales, qu'il le prouve en rentrant dans l'obscur mais fidèle bataillon auquel nous appartenons. Qu'il fasse ses preuves pour faire oublier ses défections passées par un sentiment de vertu indignité de son ancien drapeau et de l'intérêt public.

Mais passer de jour au lendemain, sans transition, sans un autre motif qu'une déception personnelle d'un camp où il était militant, dans le camp adverse en qualité de militant : surprendre par son audace les pusillanimes de la nouvelle chapelle où il venait brûler l'encens ; faire le rodomont, le pourfendeur, l'ogre avec une si petite bedaine ; commettre le plus grossier des attentats sur la caisse publique, se faire museler par le sénat et par l'opinion, et avoir le front de menacer les honnêtes gens qui remplissent les fonctions utiles de gendarmes, c'est plus que du toupet, c'est de la dépravation.

Il n'y a qu'un cri : Conspuez Tarte ! Chassez-le !... ou sinon !...

Eh bien, ce cri est assez retentissant. Les collègues de ce triste personnage ne peuvent prétendre qu'ils ne l'entendent point. Et, à moins d'une complicité inavouable avec le renégat, ils doivent donner satisfaction à l'opinion, au mieux à la conscience publique.

L'hon. M. Laurier va revenir bientôt ; la première besogne qui lui sera imposée sera d'expulser Tarte, sous peine de perdre à peu près toute sa popularité et peut-être davantage.

Sans doute un premier ministre ne peut pas obéir à des désirs pernicieux, ni à une injonction sans griefs ; mais lorsqu'un tel *tolle* s'élève contre un ministre lorsque le clameur publique le décrète d'indignité ; lorsque les collègues de cet homme, fixés sur sa perfidie n'osent pas demander publiquement son renversement, mais viennent nous trouver, nous journalistes, pour implorer notre intervention pendant qu'ils font circuler des pétitions parmi leurs amis du parlement aux fins d'arriver aux démolissements du petit rageur, la volonté générale se manifeste trop nettement pour que le premier ministre hésite à donner satisfaction à la foule.

Cette exécution ne l'empêchera pas d'aimer Tarte, et même de le chérir, s'il a du penchant pour lui ; mais cela empêchera le ministre des travaux publics de mettre le contenu du coffre-fort national en péril et de pratiquer la combinaison, agréable pour un méchant, de la vengeance et du népotisme.

Et si l'hon. M. Laurier restait sourd à la voix populaire, s'il dédaignait de donner satisfaction à la masse, c'est que... c'est que..., Eh bien c'est qu'il y aurait quelque chose de louche dans sa tendresse pour le renégat.

Et alors .. faudrait voir.

TRISTAN.

LE COMBLE DE LA BÊTISE

Souffrir inutilement, quand on peut l'éviter n'est-ce pas le comble de la bêtise ? n'est-ce pas aller à la rencontre du bon sens que de négliger un rhume fatigant et débilitant, alors qu'avec quelques cueillerées de BAUME RHUMAL on peut s'en débarrasser rapidement et d'une manière absolue.

TARTINES

Monsieur Alphonse Morin fait des efforts pour lessiver Tarte, dans les colonnes du *Canada-Français*.

Si jamais il réussissait à blanchir ce nègre-là, il aurait du mérite.

M. P. Aug. Choquette, dans la *Sentinelles* de Montmagny, demande des lettres de cachet contre les mécontents du parti libéral.

On ferait bien de construire des prisons, si on veut les mettra tous.

Deux messieurs revenant de Québec s'installent dans un des compartiments du char-palais

Le conducteur vient les trouver et leur demande de vouloir bien passer dans un autre compartiment parce que celui qu'ils occupent est réservé,

— Y a-t-il un lord anglais ou un archevêque à bord ?

— Non, monsieur, c'est un jeune homme du nom de Tarte.

TO THE "FREE PRESS"

The Ottawa *Free Press* is presumably an official organ of the hon. Mr Tarte against his accusers. It says that an *insignificant* sheet of Montreal the REVEIL wages was against the minister, etc.

The *Free Press* is perfectly free to qualify our paper by any name it may think proper, but it should remember that only a few months ago, its editor-in-chief was offering to subscribe to carry the case of the *Canada-Review* Company to England and to support the *Reveil*. It was before the elections, and its influence was thought sufficient then to be appreciated. It has not decreased since. TRUTH

DONNEZ-EN AUX ENFANTS

Si un enfant est atteint de rhume, vous lui administrerez, dès le début, quelques doses de BAUME RHUMAL, vous verrez le mal disparaître comme par enchantement.

La repaganisation du monde

I

Ce que j'écris ici est pour faire suite aux deux articles intitulés *A propos de crémation*, déjà parus. Le journal orthodoxe qui m'a fourni la matière de ces articles, prend occasion de la construction des fours crématoires, dont l'usage se répand de plus en plus, pour dire :

" Tout ceci est un signe du retour des idées païennes au sein des sociétés chrétiennes. Les nations chrétiennes ayant tourné le dos au christianisme, le paganisme est revenu ; aussi, rien de plus naturel qu'on retourne au régime païen et même à quelque chose de plus brutal encore et de plus dégradant ; car la chute se mesure sur la hauteur de laquelle on tombe. Voilà donc ce que le paganisme, le libéralisme et la libre-pensée ne craignent pas de proclamer au sein des sociétés *judis* catholiques "

Que le monde soit revenu au paganisme, et que ce paganisme soit pire que l'ancien, je l'ai constaté dans mes écrits précédents et je me confirme chaque jour de plus en plus dans cette conviction qui repose sur l'examen attentif et suivi de l'histoire, sur l'observation raisonnée de ce qui ce passe sous nos yeux et sur l'étude de l'Écriture sainte, où se trouvent prédits cette résurrection de l'idée païenne et ce regain de vitalité temporaire de la puissance de fascination satanique sur le monde. Mais que cette repaganisation des sociétés diverses qui composent ce qu'on appelle la *Chrétienté*, soit le fait du libéralisme et de la *libre pensée* ou de ce que l'on décore de ces noms qui n'ont plus de signification saisissable, et qui, effets plutôt que causes, ne sont que des accidents historiques, c'est ce que je ne puis admettre. Je me propose aujourd'hui de signaler et de faire connaître le véritable auteur de cette déchristianisation du monde, qui n'est autre que le cléricalisme catholico-romain dont le journal cité par moi est un des interprètes autorisés dans notre pays

Et d'abord, remarquons que le journal en question proclame au monde que les nations chrétiennes ont tourné le dos au christianisme et qu'elles sont redvenues païennes avec aggra-

vation sur l'antique état de choses. — Mais alors qu'a donc fait votre " Sainte-mère l'Eglise " qui se dit dépositaire de la doctrine évangélique et guidée sans interruption par le Saint-Esprit ; qui a eu en main pendant des siècles et des siècles tous les pouvoirs de domination spirituelle et temporelle ; qui s'est crue et qui s'est dite maîtresse absolue des destinées humaines, et qui s'obstine opiniâtement à réclamer la reconnaissance du monde pour l'avoir christianisé ? On a parlé de la faillite de la science dans l'œuvre de régénération humaine, et je n'hésite aucunement à dire qu'on a eu pleinement raison et que les sommités même du savantisme matérialiste le reconnaissent ; mais qu'est-ce que cette faillite, comparée à la banqueroute du cléricanisme que l'on vient d'avouer et qui, du reste, est la cause de l'autre ?

Ah ! si, au lieu de christianiser le monde, le cléricanisme l'a, au contraire, repaganisé à outrance, c'est qu'il est païen lui-même dans son principe et dans son essence, qui sont en antagonisme absolu avec le principe et l'essence du christianisme. Et ceci ne date pas d'aujourd'hui ni d'hier, et ce n'est pas la création actuelle qui est le *signe* de ce retour des idées païennes, puisque ce retour s'est effectué dès les temps apostoliques, où les tendances et les aspirations cléricales ont commencé à poindre et à se manifester assez ouvertement pour être dénoncées par les apôtres eux-mêmes avec une véhémence de langage qui justifiait d'avance tout ce qui se peut dire de duretés à l'adresse de ce satanique élément. D'où viennent les mots *clérical* et *cléricalisme* ? du mot *clergé*, pour ne pas remonter à l'étymologie grecque ou latine. Et qu'est-ce que le clergé ? C'est un corps d'ecclésiastiques, dit le dictionnaire, un corps de prêtres qui desservent des paroisses ou des églises. Or il n'y a pas dans l'Évangile un seul mot autorisant l'existence d'une pareille caste. Le ministère évangélique n'est pas une profession spécialisée. Le judaïsme avait toute une tribu choisie et désignée expressément par Dieu pour faire le service du temple et, dans cette tribu, une famille sacerdotale chargée de la sacrificature proprement dite, lesquelles n'ont su que prostituer

leurs fonctions de la manière la plus scandaleuse, comme le fait, depuis tant de siècles, le faux sacerdoce actuel qui les a constamment imitées, singées et paganisées. Le paganisme avait lui-même son clergé, sa caste sacerdotale, distincte du commun peuple et chargée de le mystifier ; mais le christianisme évangélique, le seul vrai, n'en a jamais eu. Dans l'Eglise de Jésus-Christ, tous sont également *ecclésiastiques*, puisque tous sont également membres de l'*Ecclesia*. L'Eglise est le corps de Jésus-Christ. Tout chrétien véritable est un membre de ce corps, et saint Paul insiste fortement sur ce fait : qu'il n'y a aucune distinction possible entre ses différents membres, tous également utiles au corps, ayant des fonctions diverses mais équivalentes. I Cor. XII).

Dans cette institution divine, qui n'a rien de commun avec le colossale machine cléricale que nous connaissons, il ne saurait y avoir de différence ni de distinction entre ecclésiastiques et laïques. Ce dernier mot n'existe pas dans la langue évangélique, qui donne tout chrétien comme appartenant à l'Eglise, pendant que le dictionnaire, expression du sentiment universel et faux créé par le cléricanisme, dit que le laïque n'appartient pas à l'Eglise (petit Larousse), laquelle se trouve ainsi composée du seul clergé. Et comme, d'après ce même clergé, hors de cette Eglise il y a point de salut, et qu'un laïque n'y saurait appartenir, il se trouve que la masse laïque, dont il industrialise la trop crédule simplicité, est non seulement odieusement mystifiée par lui, mais encore excommuniée et damnée en bloc. Nul ne peut nier que c'est là la logique inattaquable des faits et du dogmatisme théologique.

Mettons maintenant l'enseignement évangélique à côté de ces monstrueuses et sacrilèges absurdités cléricales. Cet enseignement nous dit que tout croyant de cœur, tout chrétien authentique, c'est-à-dire tout homme sauvé, régénéré par la grâce, né de nouveau, — qui seul peut être membre de l'Eglise du Christ, — est en même temps, prêtre du Dieu vivant, ayant pour seul grand prêtre, pour unique souverain sacrificateur, Celui qui, prêtre de toute éternité se-

lon l'ordre de Melchisédec, est actuellement assis à la droite de son Père céleste pour être, là, le seul intercesseur que nous puissions avoir.

L'ecclésiasticisme romano-clérical, qui a usurpé le nom d'Eglise en en dépouillant le corps entier du Christ, qui seul y a droit, prétend fonder sur l'apôtre saint Pierre l'autorité qu'il exerce. Or Pierre a écrit une épître intitulée catholique par ce qu'elle était adressée à l'universalité des Chrétiens de son temps, non encore distingués en élément ecclésiastique et en élément laïque, pour être, celui-ci, égaré, dominé et exploité par celui-là.

Voici ce que, dans cette épître, dit saint Pierre à tous les chrétiens indistinctement :

" Ayant donc renoncé à toute sorte de malice, de fraude, de dissimulation, d'envie et de médiancé, désirez avec ardeur, comme des enfants nouvellement nés, le lait spirituel et pur, afin que vous croissiez par son moyen. Puisque vous avez goûté combien le Seigneur est doux, en approchant de lui comme de la pierre vive qui a été rejetée par les hommes, mais que Dieu a choisie, et qui lui est précieuse ; vous aussi, comme des pierres vives, vous entrez dans la structure de l'édifice, pour être une maison spirituelle, et de saints sacrificeurs pour offrir des sacrifices spirituels et agréables à Dieu par Jésus-Christ. C'est pourquoi il est dit dans l'Écriture : Voici, je mets en Sion la première pierre de l'angle, choisie et précieuse ; et qui croira en elle ne sera point confus. Vous en recevrez donc de l'honneur, vous qui croyez ; mais pour les incrédules, la pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, est devenue la principale pierre de l'angle, et une pierre d'achoppement et une pierre de chute ; les quels heurtent contre la Parole et sont rebelles ; à quoi aussi ils ont été destinés. "

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que Pierre se garde bien de se donner lui-même comme la principale pierre angulaire sur laquelle repose l'Eglise, et qu'il proclame à tous que c'est Jésus-Christ qui est cette pierre fondamentale. Il faut aussi remarquer qu'il n'est aucunement question ici, pour le culte chrétien, de temple construit de main d'homme, mais que

l'Eglise vraie est un temple spirituel dans la structure duquel chaque chrétien entre comme une pierre vive. C'est un temple vivant, où se fait l'adoration en esprit et en vérité, et dans lequel tout chrétien absolument est un saint sacrificeur pour offrir des sacrifices spirituels. Mais Pierre précise davantage ce dernier point qui sape par la base le système de distinction établi entre prêtres et laïques et inventé par un cléricalisme repaganisateur. L'apôtre continue :

" Mais vous êtes, vous, la race élue, *sacrificateurs* et rois, la nation sainte, le peuple acquis afin que vous annonciez les vertus de Celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. " (I Pierre II, 1—9).

Ainsi, d'après saint Pierre, tout chrétien authentique est un *sacrificateur*, c'est-à-dire un *prêtre* : d'après saint Paul, tous les membres de la véritable Eglise ont une égale utilité et une égale importance (I Cor. XII), et il ne saurait y avoir de hiérarchie chez eux ; d'après saint Jacques (chap. II) l'égalité la plus parfaite doit régner parmi les chrétiens. Qu'il y a loin de cette pure et sainte doctrine évangélique, que le monde ignore parce qu'elle lui a été systématiquement cachée, et qu'il croit repousser en connaissance de cause parce qu'il méprise comme elle mérite d'être méprisée la sacrilège défiguration qu'on y a sataniquement substituée ; qu'il y a loin de cette divine doctrine au système de hiérarchisation, de distinctions et d'inégalités sans fin qui fait le fond du catholicisme clérical et qui n'a pu avoir — païen qu'il est dans son principe et dans son essence, — pour inspirateur, que l'esprit de l'antique paganisme, le Prince et le dieu de ce monde, redevenu, avec sept fois plus de puissance qu'auparavant, maître temporaire des destinées de l'humanité depuis l'ascension du Sauveur. Nous verrons par la suite que cette organisation du sacerdotisme pagano—judaique, si contraire à la vérité évangélique et imaginée pour détruire celle-ci, a été la première mesure adoptée par l'ennemi en vue de la repaganisation du monde.

PIERRE DUTEMPLE.

LA CONFERENCE DE TAXIL

(Suite)

Le Cardinal Rampolla me donnait du "mon cher" gros comme le bras. Et comme il regrettait que je n'eusse jamais été qu'un simple Apprenti en Maçonnerie ! mais, du moment que j'avais réussi à avoir les rituels, rien n'était plus légitime que leur reproduction. Il y reconnaît tout, même ce qu'il avait lu dans les documents que le Saint-Siège possède, disait-il ; il reconnaissait tout, même ce qui, par mou fait, avait la même valeur que les requins de Marseille ou la ville sous-lacustre. (*Une voix* : Coquin ! canaille ! gredin ! fripouille !)

Quant au Cardinal Parocchi, ce qui l'intéressait plus particulièrement, c'était la question des Sœurs-Maçonnnes ; à lui aussi, mes précieuses révélations n'apprenaient rien. (Murmures d'une part, rires de l'autre.)

J'étais venu à Rome à l'improviste, ignorant qu'il fallait s'y prendre assez longtemps à l'avance pour obtenir une audience particulière du Souverain Pontife ; mais j'eus l'agréable surprise de ne point attendre, et le Saint-Père me reçut pendant trois quarts d'heure. (*Une voix* : Vous êtes un bandit !)

Pour gagner cette nouvelle partie, j'avais pris mes précautions lors de la soirée que je passai d'abord en tête-à-tête avec le Cardinal Secrétaire d'Etat. Il est évident que c'est lui qui avait été chargé de m'étudier au préalable. Or, l'impression que j'avais tenu à lui donner était celle d'un cerveau quelque peu exalté, — sans aller toutefois au degré du bon chanoine de Fribourg (Rires).

Le rapport verbal que le Cardinal Rampolla dut faire au Saint-Père me valut l'accueil que je désirais.

Dès son admission sous la bannière de l'Eglise, je m'étais bien convaincu d'une vérité : c'est que l'on ne saurait être un bon acteur, si l'on ne se met pas dans la peau du personnage qu'on représente, si l'on ne croit pas — du moins momentanément — que c'est arrivé. Au théâtre, si l'on joue une scène de désespoir, il ne faut pas simuler les larmes : le cabotin essuie avec son mouchoir des yeux secs ; l'artiste pleure réellement. (*Une voix* : Coquin ! coquin !)

C'est pourquoi, pendant toute la matinée qui précéda ma réception, je me pénétrai de la situation, d'une façon si complète que j'étais prêt à tout, que j'étais incapable de broncher en dépit de toute surprise. (La voix de l'orateur se perd un moment dans le tumulte.)

Quand le Pape me demanda :

— Mon fils, que désirez-vous ?

Je lui répondis :

— Saint-Père, mourir à vos pieds, là, en ce moment !.. Ce serait mon plus grand bonheur. (Rires).

Un auditeur. — Respectez Léon XIII. Vous n'avez pas le droit de prononcer son nom !

M. Léo Taxil. — Léon XIII daigna me dire, en souriant, que ma vie était fort utile encore pour les combats de la foi. Et il aborda la question de la Franc-Maçonnerie. Il avait tous mes nouveaux ouvrages dans sa bibliothèque particulière ; il les avait lus d'un bout à l'autre, et il insista sur la direction satanique de la secte.

N'ayant été qu'Apprenti, j'avais un grand mérite à avoir compromis que "le diable est là," Et le Souverain Pontife appuyait sur ce mot *le diable* avec une intonation qu'il m'est facile de rendre. Il me semble de l'entendre encore, me répétant : "le diable ! le diable !"

Quand je partis, j'avais acquis la certitude que mon plan pourrait être mis à exécution jusqu'au bout. L'important était de ne plus me mettre en avant personnellement, quand le fruit serait mûr.

L'arbre luciférianisme contemporain commençait à croître. Je lui donnai tous mes soins pendant quelques années encore.. Enfin, je refis un de mes livres, en y introduisant un rituel palladique, censément obtenu en communication, et de ma belle fabrication, de la première ligne à la dernière.

Un auditeur. — Et nous entendons cela !.. C'est dégoûtant !

M. Léo Taxil. — Cette fois, le Palladisme ou Haute-Maçonnerie luciférienne avait vu le jour.

Le nouveau livre eut les plus enthousiastes approbations, y compris celles de toutes les revues rédigées par les Pères de la Compagnie de Jésus.

* **

Alors, l'heure était venue de m'effacer ; sans quoi, la plus fantastique fumisterie des temps modernes eût échoué piteusement.

Je me mis en quête du premier collaborateur nécessaire. Il fallait quelqu'un ayant beaucoup voyagé et pouvant raconter une mystérieuse enquête dans les Triangles lucifériens, dans les autres de ce Palladisme présenté comme dirigeant secrètement toutes les Loges et Arrières-Loges du monde entier.

Justement, un ancien camarade de collège que je retrouvai à Paris, avait été médecin de la marine.

Je ne le mis aucunement, au début, dans la confiance de la mystification.

Je lui fis lire divers livres d'auteurs qui s'étaient emballés à la suite de mes mirifiques révélations. Le plus extraordinaire de ces ouvrages est celui d'un évêque-jésuite, Mgr Meurin, évêque de Port-Louis (Ile-Maurice), qui vint me voir à Paris et me consulta. On pense s'il fut bien renseigné !... (Rires).

Cet excellent Mgr Meurin, érudit orientaliste, ne saurait mieux être comparé qu'à l'archéologue polonais qui avait si bien distingué un restant de statue équestre au milieu d'un restant de place publique de ma ville sous-lacustre. (Nouveaux rires).

Partant de cette idée bien arrêtée que les francs maçons adorent le diable, et convaincu de l'existence du Palladisme, il a découvert les choses les plus extraordinaires au fond des mots hébreux qui servent de mots de passe, etc., dans les inambrables grades des rites maçonniques.

Cordons, tabliers, accessoires rituels, il a tout scruté ; il a examiné jusqu'aux moindres broderies figurant sur la plus insignifiante pièce d'étoffe ayant appartenu à un franc-maçon, et, avec la meilleure bonne foi du monde, il a trouvé mon Palladisme partout.

Je me rappellerai toujours, comme des plus joyeuses heures de ma vie, celles où il me lisait son manuscrit. Son gros volume, *La Franc-Maçonnerie synagogue de Satan*, m'a servi admirablement à convaincre mon ami le docteur qu'il y avait, en toute vérité, un sens secret luciférien à tout le symbolisme maçonnique.

Au fond, le docteur s'en moquait comme d'une guigne. Mais il avait réellement étudié le spiritisme, en amateur curieux ; il savait qu'il existe, de par le monde, quelques croyants aux manifestations surnaturelles, aux fantômes, aux revenants, aux loups-garoux, etc. Il savait que, dans de petits groupes d'occultiste, daimables fumistes font voir des spectres aux braves gens trop oublieux de Robert-Houdin. Mais il ignorait que, dans la Franc-Maçonnerie, on se livrait à de semblables opérations ; il ignorait qu'il y eut un rite spécial d'occultisme luciférien et maçonnique ; il ignorait le Palladisme et ses Triangles les Mages Elus et les Maîtresses Templières, et toute cette étonnante organisation suprême que j'avais imaginée et dont Mgr Meurin et d'autres produisaient la scientifique confirmation.

Dans mon livre *y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie* ? j'avais campé le personnage d'une certaine grande-maîtresse de ce Palladisme, une Sophia-Sapho, dont j'avais donné seu-

lement l'initiale du prétendu vrai nom : un W, A mon ami le docteur, je dis le nom tout entier en confidence. Il crut à l'existence de Sophie Walder.

Entendons-nous bien. A cause des livres tels que celui de Mgr Meurin, le docteur crut au Palladisme et aux divers personnages qui commençaient déjà à apparaître, héros de ma mystification. Mais je ne tentais pas le moins du monde de lui faire croire à la réalité des manifestations surnaturelles qu'il s'agissait de raconter.

(Nouveau tumulte. Un religieux éclate de rire et se mit à applaudir, Profonde stupéfaction des prêtres qui sont autour de lui.)

En définitive, voici comment je fis appel à au concours du docteur mon ami.

— Veux-tu collaborer à un ouvrage sur le Palladisme ?... Moi, je connais la question à fond ; mais publier des rituels n'offre pas le même intérêt que raconter des aventures en qualité de témoin, surtout si ces aventures sont abracadabrantes... En outre, pour attendrir le mieux les bonnes âmes, il faut que le narreur soit lui-même un héros ; non pas un un paladiste converti, mais un zélé catholique ayant pris le masque luciférien pour faire cette ténébreuse enquête au périls de sa vie... Je te donne un pseudonyme ; car nous dirons que, pour tout sortes de raisons, l'auteur ne peut pas livrer son nom à la publicité : par exemple, il lui reste à faire encore une enquête chez les nihilistes (rires)... Tu ne te feras connaître que d'un petit groupe d'ecclésiastiques ; cela suffira.. Tu vas me remettre l'itinéraire de tes voyages, et moi, d'après cela, je te bâtirai un canevas, sur lequel tu n'auras qu'à broder ; au surplus, je recopierai ton manuscrit, afin de corriger, de retrancher et surtout d'ajouter... A toi la partie médicale, la description des villes, et un certain nombre de récits. Quant à moi, je me charge de la partie technique du Palladisme, des renseignements sur tous les personnages que nous allons faire défiler, du plus grand nombre d'épisodes complémentaires... En somme, j'ai besoin de ta collaboration pour la valeur de trente à quarante livraisons... Maintenant sois sans inquiétude au sujet des démentis... Ainsi que tu as pu t'en rendre compte par les ouvrages que je t'ai donnés à lire, les palladistes se composent de deux éléments : quelques déséquilibrés qui croient réellement que Lucifer est le Dieu-Bon et que son culte doit demeurer secret pendant un certain nombres d'années, et des intrigants qui se servent de ces déséquilibrés, excellents sujets

pour leurs expériences de spiritisme occulte... Ni les uns ni les autres ne pourront protester publiquement, puisque la première condition d'être du Palladisme est le secret le plus rigoureux ; d'ailleurs, protesteraient-ils, leurs dénégations seraient sans effet, attendu qu'elles paraîtraient intéressées."

Mon ami le docteur accepta, et, afin de l'entretenir dans cette pensée que ce Palladisme existait bien, malgré la fumisterie des faits merveilleux attribués par nous à ses Triangles, je lui fis recevoir quelques lettres de Sophie Walder ; Sophie s'indignait de ce qu'il semblait la connaître

Le docteur me rapportait fidèlement ses lettres.

A la troisième ou quatrième qu'il reçut, il me dit :

" — J'ai bien peur que cette femme-là nous fasse un esclandre et démontre par A plus B que ce que nous débitons à son sujet n'est que de la pure blague." (Rires.)

Je lui répondis :

" — Tranquillise-toi. Elle proteste pour la forme ; au fond, cela l'amuse de lire qu'elle possède un serpent qui, avec le bout de sa queue, lui écrit des prophéties dans le dos. (Rires) Je me suis fait mettre en rapport avec elle ; je lui ai été présenté ; c'est une bonne fille. Elle est nue palladiste fumiste ; elle rit à se tordre de tout cela... Veux-tu que je te présente à elle ?"

Comment donc ?... Ah ! il était heureux de lier connaissance avec Sophie Walder !. Quelques jours après, j'envoie à mon ami une lettre de la grande-maîtresse palladiste ; elle consentait à sa présentation. Nous prenons rendez-vous chez moi, et de là nous devons aller trouver Sophia-Sapho, même qui nous invitait même à diner... Mon ami m'arrive en grande tenue de cérémonie comme s'il avait été invité à l'Élysée. Je lui montre la table servie chez moi, et, cette fois, je lui raconte tout... où, du moins, à peu près tout.

Sophie Walder, un mytne !... Le Palladisme, ma plus belle création, n'existant que sur le papier et dans quelques milliers de cerveaux !... Il n'en revenait pas... Il me fallut lui donner des preuves... Quand il fut convaincu, il trouva que la mystification n'en était que plus drôle, et il me continua son concours.

Parmi les choses que j'oubliais de lui dire, il en est une qu'il apprendra par cette conférence : pourquoi je lui avais fait prendre le pseudonyme de *Dr Bataille*.

— C'était censément pour mieux marquer le

caractère d'attaque, la guerre au Palladisme. Mais la vraie raison pour moi, la raison intime du dilettante fumiste était celle-ci : un de mes anciens amis, aujourd'hui défunt, fut un fumiste hors ligne ; c'est l'illustre Sapeck, prince de la fumisterie au quartier latin ; je le faisais revivre en quelque sorte, sans qu'on y prît garde.

Sapeck, en effet, s'appelait de son vrai nom : Bataille. (Rires prolongés.)

Mais mon ami le docteur ne suffisait pas à la réalisation de mon plan. Le *Diable au XIX siècle*, dans mon projet, devait préparer l'entrée en scène d'une grande-maîtresse luciférienne qui se convertirait.

L'ouvrage que j'avais signé, avait présenté Sophia-Sapho, mais sous les couleurs les plus noires. Je m'étais attaché à la rendre aussi antipathique que possible aux catholiques ; c'était le type accompli de la diablesse incarnée, se vautant dans le sacrilège une vraie satanisante, telle qu'on en voit dans les romans de Huysmans.

Sophia-Sapho, ou Mlle Saphie Walder, n'était là que pour se servir de repoussoir à une autre luciférienne, mais celle-ci sympathique, une angélique créature vivant dans cet enfer palladiste par le hasard de sa naissance ; et celle-ci, je réservais à l'ouvrage signé Bataille le soin de la faire connaître au public catholique. (Une voix : Oh ! le coquin !... oh ! l'immonde crapule !)

Or, comme cette luciférienne exceptionnelle devait se convertir à un moment donné, il fallait bien avoir quelqu'un en chair et en os, en cas de quelque présentation indispensable.

J'ai eu le temps avant de retrouver mon camarade d'enfance, le docteur, les nécessités de ma profession m'avaient fait rencontrer une copiste dactylographe, qui était une des représentantes pour l'Europe d'une des grandes fabriques de machines à écrire des États-Unis. J'eus à lui donner à recopier bon nombre de manuscrits à cette époque. Je vis une femme intelligente, active voyageant parfois par ses affaires ; avec cela, d'humeur enjouée, et d'une élégante simplicité, comme en général dans nos familles protestantes ; on sait que luthériennes et calvinistes, tout en proscrivant le luxe dans leur toilette, font néanmoins quelques concessions à la mode. Sa famille est française, père et mère français, mais décédés ; l'origine américaine ne remonte qu'au bisaïeul. Malgré la similitude de nom, elle n'a aucun lien de parenté avec Ernest Vaughan, l'ex-administrateur de l'*Intransigeant*. Il y a pas mal de Vaughan français, et, en Angleterre et aux États-Unis, les Vaughan sont in-

nombrables. Je dois dire cela, attendu qu'aujourd'hui on pourrait croire, dis-je, que M. Ernest Vaughan a été plus ou moins indirectement complice de ma mystification. Il importe donc d'empêcher tout quiproquo ; Melle Diana Vaughan n'est à aucun degré sa parente ; l'homonyme n'est qu'un pur hasard.

Mais je ne pouvais pas mieux tomber. Personne, mieux que Mlle Vaughan n'était apte à me seconder. Toute la question était : accepterait-elle ?

Je ne lui fis pas la proposition à brûle-pour-point. Je l'étudiai d'abord. Je l'intéressai peu à peu à la diablerie, dont elle s'amusa beaucoup. Elle est, je l'ai dit, plutôt libre-penseuse que protestante ; aussi était-elle stupéfaite de constater qu'en ce siècle de progrès il y a encore des personnes qui croient sérieusement à toutes les balivernes de la sorcellerie du moyen-âge.

Une voix. — Mais nous ne sommes pas venus pour entendre ces choses-là !

D'autres voix. Continuez ! Continuez !

M. Léo Taxil. — Il est étonnant que ceux qui sont furieux de ce que je dis sont précisément ceux qui dans leurs journaux m'invitaient à parler... Je reprends...

Ma première ouverture à Mlle Vaughan fut au sujet des lettres de Sophie Walder. Elle consentit à les faire faire par une de ses amies. J'ai eu la preuve, par là, que les femmes sont bien moins bavardes qu'on ne le dit, et que, si leur péché mignon est d'être curieuses, par compte on peut compter sur leur discrétion. L'amie de Mlle Vaughan ne se vanta jamais à personne d'avoir écrit les lettres Sophie Walder. Au surplus, ces lettres ne furent pas nombreuses.

Enfin, je décidai Mlle Vaughan à devenir ma complice pour le succès final de ma mystification. Je fis avec elle un forfait : 150 francs par mois, pour la copie des manuscrits en dactylographie, aussi bien que pour les lettres à recopier à la main. Il va sans dire qu'en cas de voyage indispensable elle serait défrayée de toutes dépenses ; mais elle n'accepta jamais une somme quelconque, à titre de cadeau. En réalité, elle s'amusa énormément de cette joyeuse fumisterie ; elle y prenait goût ; correspondre avec des Evêques, des Cardinaux, recevoir des lettres du secrétaire particulier du Souverain Pontife, leur raconter des contes à dormir debout, renseigner le Vatican sur les noirs complots des lucifériens, tout cela la mettait dans une gaité inexprimable (rires) elle me remerciait de l'avoir associée à cette mystification colossale, et, si elle avait eu cette grande fortune que nous lui attribuâmes pour

augmenter son prestige, non seulement elle n'aurait jamais accepté le prix convenu pour sa collaboration, mais même elle en aurait, de bon cœur, payé tous les frais.

C'est elle qui nous fait connaître, afin de diminuer les dépenses, l'existence des agences de poste privée. Elle avait eu l'occasion de recourir à l'une d'elles, à Londres, et nous l'indiqua. C'est elle aussi qui m'indiqua l'*Allibi-Office*, de New-York.

Le *Diable du XIXe Siècle* fut donc écrit principalement pour accrédi-ter Mlle Vaughan, à qui je destinai dès lors le grand rôle dans la mystification. Si elle s'était appelée Campbell ou Thompson, nous aurions donné à notre luciférienne sympathique le nom de Miss Campbell ou celui de Miss Thompson. Nous nous bornâmes à la faire américaine elle-même, sauf naissance accidentelle à Paris. Nous plaçâmes sa famille au Kentucky. Ceci nous permit de rendre notre personnage intéressant au possible, en multipliant à son sujet des phénomènes extraordinaires que nul ne pouvait contrôler (rires) Un autre motif c'est que nous avions placé aux Etats-Unis, à Charleston, le centre du Palladisme, en lui donnant pour fondateur feu le général Albert Pike, grand maître du rite Ecossais dans la Caroline du sud. Ce franc-maçon célèbre, doué d'une vaste érudition, avait été une des hautes lumières de l'Ordre ; nous en fîmes le premier pape luciférien, chef suprême de tous les franc-maçons du globe, conférant régulièrement chaque vendredi, à trois heures de l'après-midi, avec messire Lucifer en personne. (Explosion de rire)

Le plus curieux de l'affaire, c'est qu'il y a des francs-maçons qui sont montés d'eux mêmes dans mon bateau, sans y être sollicités le moins du monde ; et ce bateau du Palladisme a été un vrai cuirassé auprès du remorquer que je fis, pour mes débuts, envoyer à la chasse aux requins dans la rade de Marseille.

(à suivre)

LE BAUME RHUMAL

Ne prenez pas cinquante remèdes différents pour le traitement du rhume, de la toux, de la grippe ou de la bronchite ; le BAUME RHUMAL est le remède sûr, efficace, instantané pour la guérison de ces affections.

FEUILLETON

ROMIE

PAR

EMILE ZOLA

XII

Il se mit à rire avec elle, gagné par cette explosion de jeunesse et de bonheur, au point qu'il devait faire un rude effort sur lui-même, pour ne pas dire lui aussi sa félicité, l'espoir dont sa prochaine entrevue avec le pape remplissait. Mais il avait juré de n'en parler à personne.

Dans le silence frissonnant de l'étroit jardin ensoleillé, un cri persistant d'oiseau revenait par intervalles; et Beneneta en plaisantant leva la tête, regarda nue cage qui était accrochée à une fenêtre du premier étage.

— Oui, oui ! Tata, crie bien fort, sois contente. Il faut que tout le monde soit content dans la maison.

Puis, se retournant vers Pierre, de son air son d'écolier en vacances :

— Vous connaissez bien Tata ?... Comment, vous ne connaissez pas Tata ?... Mais c'est la perruche de mon oncle le cardinal ! Je lui ai donnée au dernier printemps, et il l'adore, il lui permet de voler les morceaux sur son assiette. C'est lui qui la soigne, qui la sort et qui la rentre, craignant si fort de lui voir prendre un rhume, qu'il la laisse dans la salle à manger, la seule pièce de son appartement où il fasse un peu chaud.

Pierre, levant les yeux lui aussi, regardait la perruche, une de ces jolies petites perruches d'un vert cendré, si soyeuses et si souples. Elle se pendait du bec aux barreaux de sa cage, se balançait, battait des ailes, dans l'allégresse du clair soleil.

— Parle-t-elle ? demanda-t-il.

— Ah ! non, elle crie, répondit Benedetta en riant. Mon oncle prétend qu'il entend tout ce qu'elle dit et qu'il cause très bien avec elle.

Alors, elle promit de se taire. Elle s'attendrissait, parlait de Monsigneur Nani comme d'un bienfaiteur, car n'était-ce pas à lui qu'elle devait être parvenue enfin à faire annuler son mariage ? Puis reprise d'une bouffée de folle joie :

— Dites donc, mon ami, n'est-ce pas que le bonheur seul est bon ?... Vous ne me demandez pas des larmes, aujourd'hui, même pour les pau-

vres qui souffrent, qui ont froid et qui ont faim... Ah ! c'est qu'il n'y a vraiment que le bonheur de vivre ! Ça guérit tout. On ne souffre pas, on n'a pas froid, on a pas faim quand on est heureux.

Stupéfait, il la regarda, dans la surprise que lui causait cette singulière solution donnée à la question redoutable de la misère. Soudainement, il sentait que toute sa tentative d'apostolat était vaine, sur cette fille d'un beau ciel, ayant en elle l'atavisme de tant de siècles de souveraine aristocratie. Il avait voulu la catéchiser, l'amener à l'amour chrétien des humbles et des misérables, la conquérir à la nouvelle Italie qui revivait, éveillée aux temps nouveaux, pleine de pitié pour les choses et pour les êtres. Et, si elle s'était attendrie avec lui sur les souffrances du bas peuple, aux heures où elle souffrait elle-même, le cœur saignant des plus cruelles blessures, la voilà qui, dès sa guérison, célébrait l'universelle félicité, en créature des brûlants étés et des hivers doux comme des printemps !

— Mais, dit-il, tout le monde n'est pas heureux.

— Oh ! si, oh ! si, cria-t-elle. C'est que vous ne les connaissez pas, les pauvres !... Qu'on donne à une fille de notre Transtèvere le garçon qu'elle aime, et elle est aussi radieuse qu'une reine, elle mange son pain sec, le soir, en lui trouvant le goût sucré le plus délicieux. Les mères qui sauvent un enfant d'une maladie, les hommes qui sont vainqueurs dans une bataille, ou bien qui voient leurs numéros sortir à la loterie, tout le monde est comme ça, tout le monde ne demande que la chance et du plaisir. . . Allez, vous aurez beau vouloir être juste et tâcher de mieux répartir la fortune, il n'y aura toujours de satisfaits que ceux dont le cœur chantera, souvenant même sans en savoir la cause de tant de pauvres êtres, qui, à cette minute même, agonisaient au loin, quelque part, succombant à la douleur physique ou à la douleur morale. Mais, brusquement, dans l'air si lumineux et si doux, une ombre immense passa, il sentit la tristesse infinie de la joie, la désespérance sans bornes du soleil, comme si quelqu'un qu'on ne voyait pas avait laissé tomber cette ombre. Était-ce donc l'odeur trop forte du laurier, la senteur amère des orangers et des buis qui lui donnaient ce vertige ? Était-ce le frisson de sensuelle tiédeur dont ses veines se mettaient à battre, parmi ces ruines, dans ce coin de passion très ancienne ? Ou plutôt n'était-ce que ce sarcophage avec son enragée bacchanale, qui éveillait l'idée de la mort prochaine, au fond même des obscures vo-

luptés de l'amour, sous le baiser inassouvi des amants ? Un instant, la claire chanson de la fontaine lui parut un long sanglot, et il lui sembla que tout s'annéantissait, dans cette ombre formidable venue de l'invisible.

Déjà, Benedetta lui avait pris les deux mains et le réveillait à l'enchantement d'être là, près d'elle.

— L'élève est bien indocile, n'est-ce pas ? mon ami, et elle a le crâne bien dur. Que voulez-vous ? il y a des idées qui n'entrent pas dans notre tête. Non, jamais vous ne ferez entrer ces choses dans la tête d'une fille de Rome. . . Aimez-nous donc, contentez-vous donc de nous aimer telles que nous sommes, belles de toute notre force, autant que nous pouvons l'être !

Et elle était si belle à cette minute, si belle dans le resplendissement de son bonheur, qu'il en tremblait, comme devant un dieu, devant la toute-puissance qui menait le monde

— Oui, bégaya-t-il, la beauté, souveraine encore, souveraine toujours. . . . Ah ! que ne peut-elle suffire à rassasier l'éternelle laim des pauvres hommes !

— Bah ! bah ! cria-t-elle joyeusement, il fait bon de vivre. . . Montons dîner, ma tante doit nous attendre.

Le dîner avait lieu à une heure, et les rare où Pierre ne mangeait pas dehors, il avait son couvert mis à la table de ces dames, dans la petite salle à manger du second, qui donnait sur la cour, d'une tristesse mortelle. A la même heure, au premier étage, dans la salle ensoleillée dont les fenêtres ouvraient sur le Tibre, le cardinal dînait, lui aussi, très heureux d'avoir pour convive son neveu Dario, car son secrétaire, don Vigilio, son autre convive habituel, ne desserrait les dents que lorsqu'on l'interrogeait. Les deux services étaient absolument distincts, ni la même cuisine, ni le même personnel ; et il n'existait guère de commune, en bas, qu'une grande pièce servant d'office.

Mais la salle à manger du second avait beau être morne, attristée par le demi-jour verdâtre de la cour, le déjeuner de ces dames et du jeune prêtre fut très gai. Donna Serafina, si rigide d'ordinaire, semblait elle-même détendue par une grande félicité intérieure. Sans doute elle n'avait pas encore épuisée les délices de son triomphe de la veille, au bras de Morano, à ce bal ; et ce fut elle qui parla de la soirée la première, pleine d'éloges, bien que la présence du roi et de la reine l'eût beaucoup gênée, disait-elle. Elle raconta comme quoi, par une tactique savante, elle avait évité de se faire présenter.

D'ailleurs, elle espérait que son affection bien connue pour Celia, dont elle était la marraine, suffirait à expliquer sa présence dans ce salon neutre, où tous les pouvoirs s'étaient coudoyés. Elle devait pourtant garder un scrupule, car elle annonça que, tout de suite après le déjeuner, elle comptait sortir, pour se rendre au Vatican, chez le cardinal secrétaire, à qui elle désirait parler d'une œuvre dont elle était dame patronnesse. Cette visite de compensation, le lendemain de la soirée des Buongiovanni, devait lui sembler indispensable. Jamais elle n'avait brûlé de plus de zèle, ni de plus d'espoir, à propos du prochain avènement de son frère, le cardinal, au trône de Saint Pierre : c'était, pour elle, un suprême triomphe, une exaltation de sa race, que son orgueil du nom jugeait nécessaire et inévitable ; et, pendant la dernière indisposition du pape régnant, elle avait poussé les choses jusqu'à s'inquiéter du trousseau qu'elle voulait faire marquer aux armes du nouveau pontife.

Benedetta ne cessa de plaisanter, riant de tout, parlant de Celia et d'Attilio avec la tendresse passionnée d'une femme dont le bonheur d'amour se plaît au bonheur d'un couple ami. Puis, comme on venait de servir le dessert, elle s'adressa au valet, d'un air de surprise :

— Eh bien ? Giacomo, et les figues ?

Celui-ci, avec ses gestes lents, comme endormi, la regarda sans comprendre. Heureusement, Victorine traversait la pièce.

— Et les figues, Victorine, pourquoi ne nous les sert-on pas ?

— Quelles figues donc, contessina ?

— Mais les figues que j'ai vues ce matin à l'office, par où j'ai eu la curiosité de passer en allant au jardin. . . Des figues superbes, dans un petit panier. Même, je me suis étonné qu'il put encore y en avoir, en cette saison. . . . Je les aime bien, moi. Je m'étais régalée à l'avance, en songeant que j'en mangerais au dîner.

Victorine se mit à rire.

— Ah ! contessina, je sais, je sais. . . Ce sont les figues que ce prêtre de Frascati, vous vous rappelez, le curé de là-bas, est venu, hier soir, déposer en personne pour Son Eminence. J'étais là, il a répété à trois reprises que c'était un cadeau, qu'il fallait le mettre sur la table de Son Eminence, sans même déranger une feuille. . . . Alors, on a fait comme il a dit.

— Eh bien ! c'est gentil, s'écria Benedetta, avec une colère comique. En voilà des gourmands qui se régalaient sans nous ! Il me semble qu'on aurait pu partager.

Donna Serafina intervint, en demandant à Victorine :

— N'est-ce pas ? vous parlez du curé qui venait autrefois nous voir à la villa.

— Oui, oui, le curé Santobono, celui qui dessert là-bas la petite église Sainte-Marie des Champs... Quand il vient, il fait toujours demander l'abbé Paparelli dont il a été le camarade au séminaire, je crois. Et, hier soir encore, c'est l'abbé Paparelli qui a dû nous l'amener à l'office, avec son panier.

Oh ! ce panier ! imaginez-vous que, malgré les recommandations, on avait oublié de le mettre tout à l'heure sur la table de Son Eminence, de sorte que les figues n'auraient, ce matin, été pour personne, si l'abbé Paparelli n'était descendu les prendre en courant et ne les avait montées lui-même, avec une vraie dévotion, comme s'il portait le saint Sacrement.. Il est vrai que Son Eminence les trouve si bonnes !

— Ce n'est pas ce matin que mon frère leur fera grande fête, conclut la princesse, car il a un peu de dérangement, il a passé une nuit mauvaise.

Au nom répété de Paparelli, elle était devenue soucieuse. Le caudataire, avec sa face molle et ridée, sa taille grosse et courte de vieille fille dévote en jupe noire, lui déplaisait, depuis qu'elle s'était aperçue de l'extraordinaire empire qu'il prenait sur le cardinal, du fond de son humilité et de son effacement. Il n'était rien qu'un domestique, en apparence le plus chétif, et il gouvernait, elle le sentait combattre sa propre influence, défaire souvent ce qu'elle avait fait, pour le triomphe des ambitions de son frère. Le pis était que, deux fois déjà, elle le soupçonnait d'avoir poussé celui-ci à des actes qu'elle considérait comme de véritables fautes. Peut-être s'était-elle trompée, elle lui rendait cette justice qu'il avait de rares mérites et une pitié tout à fait exemplaire.

Cependant Benedetta continuait à rire et à plaisanter. Et, comme Victorine était sortie de la salle, elle appela le valet.

— Ecoutez, Giacomo, vous allez me faire une petite commission...

Elle s'interrompit, pour dire à sa tante et à Pierre :

— Je vous en prie, faisons valoir nos droits... Moi, je les vois à table, en bas, presque au-dessous de nous. Ils doivent, comme nous, en être au dessert. Mon oncle soulève les feuilles, se sert avec un bon sourire, passe le panier à Dario, qui le passe à don Vigilio. Et, tous les trois, ils

mangent avec componction.. Les voyez-vous ? les voyez-vous ?

Elle les voyait, elle, et c'était son besoin d'être près de Dario, sa coutumière pensée volant vers lui, qui l'évoquait ainsi, avec les deux autres. Son cœur était en bas, elle voyait, elle entendait, elle sentait, par tous les sens exquis de son amour.

— Giacomo, vous allez descendre, vous allez dire à Son Eminence que nous mourons d'envie de goûter à ses figues et qu'elle serait bien aimable en nous envoyant celles dont elle ne voudra pas.

Mais donna Serafina, de nouveau, intervint, retrouvant sa voix sévère.

— Giacomo, je vous prie de ne pas bouger.

Et elle s'adressa à sa nièce :

— Allons, assez d'enfantillages !... J'ai l'horreur de ces sortes de gamineries.

— Oh ! ma tante, murmura Benedetta, je suis heureuse, il y a si longtemps que je n'ai ri de si bon cœur !

Pierre, jusque-là, s'était contenté d'écouter, s'égayant simplement lui-même de la voir gaie à ce point. Comme il se produisait un petit froid, il parla alors, dit son propre étonnement d'avoir aperçu la veille, si tard en saison, des fruits sur ce fameux figuier de Frascati. Cela tenait sans doute à l'exposition de l'arbre, au grand mur qui le protégeait.

— Ah ! vous avez vu le fameux figuier ? demanda Benedetta.

— Mais oui, j'ai même voyagé avec les figues qui vous ont fait tant d'envie.

— Comment cela, voyagé avec les figues ?

Déjà, il regrettait la parole qui venait de lui échapper. Puis, il préféra tout dire.

— J'ai rencontré là bas quelqu'un qui était venu en voiture et qui a voulu absolument me ramener à Rome. En route, nous avons recueilli le curé Santobono, parti à pied pour faire le chemin, très gaillardement, avec son panier... Même nous nous sommes arrêtés un instant dans une osteria.

Il continua, conta le voyage, dit ses impressions vives, au travers de la Campagne romaine, envahie par le crépuscule. Mais Benedetta le regardait fixement, prévenue, renseignée, n'ignorant pas les fréquentes visites que Prada faisait, là-bas, à ses terrains et à ses constructions.

— Quelqu'un, quelqu'un, murmura-t-elle, le comte, n'est-ce pas ?

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU EUMÉRO DE JUIN
Chronique ; Causerie ; De l'origine des maitres de la Symphonie (SUITE) ; La sucesion de Brahms ; Les fléaux du feu, Superstitions ; L'Influence de l'électricité sur la voix ; Chopin (SUITE) ; Gabriel Pierné ; Règlement sur la musique sacrée, (SUITE) ; Une anecdote de Rubinstein ; Les littérateurs et la musique ; Le jubilé de la Reine ; Une lettre de Boieldieu ; Notes et informations ; Montréal ; Petit cours d'hamonie pratique ; Académie de musique de Québec ; Correspondance d'Europe ; Correspondance d'Amérique ; Iustrumens.

MUSIQUE — A l'Angelus (Piano) C. Broutin ; Valse, Olbersleben ; Les Pifferari (Piano) Ch. Gounod.

ABONNEMENTS :

	VILLE.....	\$1 15
	CAMPAGNE.....	1 00
Un an	EN DEHORS DU CANADA ET DES ETATS-UNIS ...	1 25
Le numér.	15

Adresser les abonnements : Boite postale No 2181, Montréal on 1676 rue Notre-Dame.

A VENDRE

Deux Materiels d'Imprimerie

COMPRENANT

Presses,

Caracté

Casses,

Etc.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREULT,
157 rue Sanguinet.

Poite de Poste, 2181.

'LE SUN'

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal!

ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.]

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été pjus satisfaisante encore que 1806 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le " SUN " du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le " SUN " du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a. depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans quil ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 92
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 66
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. L E G E R,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

— Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$10 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous ne croyons pas obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans une superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Un nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward et Cie., de trois grandeurs différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environ

MAPLE CARD



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL QUE

J. A. DROUIN,
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2243

Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586 1/2 Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea Who can think
of some simple thing to patent?
Protect your ideas; they may bring you wealth.
Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys,
Washington, D. C., for their \$1,500 prize offer
and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie
Commerciale (limitée) et publié par
Aristide Filiatreault au No. 30 rue St
Gabriel, Montréal.

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice spécialement consacré aux Beaux-Arts et à la reproduction des épus à s les plus glorieux de l'histoire du pays.

Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'une motion récréative.

Ses galeries ont au nombre de 34 et occupent un espace d'un côté de 15,000 pieds, c'est-à-dire qu'à part des nombreux groupes en cire, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montréal.

P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 5c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de curiosité pour la somme de 10c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.

No. 2773
PROVINCE DE QUÉBEC }
District de Montréal }

Cour Supérieure

Marie Philomène Tremblay, épouse commune en Meus de Désiré Brodeur, ci-devant commerçant et maintenant bourgeois de la cité et du district de Montréal dûment autorisée à ester en justice,
Demanderesse.

Le dit Désiré Brodeur, vs
Défendeur.

Une action en séparation de biens a été intentée ce jour en la présente cause.
Montréal, 15 juillet 1897.

BEAUSOLEIL, CHOQUET & GERARD
Avocats de la demanderesse